

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



François Charron, Bruno Roy, Carole Forget

Hugues Corriveau

Number 134, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36577ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2009). Review of [François Charron, Bruno Roy, Carole Forget]. *Lettres québécoises*, (134), 39–40.

☆☆☆ 1/2

François Charron, *Nous aurons tout vécu*,
Trois-Rivières/Luxembourg,
Écrits des Forges/Éditions Phi, 2008, 120 p., 12 \$.



Tout assumer

Un poète met en mots ses perceptions du monde et cherche des formules de circonstance.

RETOUR SUR SOI

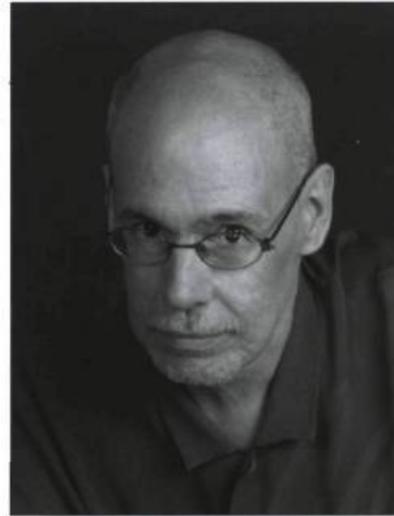
La manière poétique de François Charron reste immuable. C'est à prendre ou à laisser. Bien sûr, il y a toujours beaucoup plus à retenir qu'à oublier, car les formulations accrochant très souvent, tentent toujours de cerner le secret passage des sens sous les objets. Par exemple, dès son premier poème, nous nous attardons forcément à cette notation quelque peu troublante : « Il y a du mouvement, de la vie à l'intérieur de mes mains, de la vie à l'intérieur de mes mains? » (« Un courage que nul ne comprend », p. 11) Il faut impérativement se méfier de cette fausse naïveté qui pourrait nous laisser penser que nous nous trouvons devant quelque brouille sans conséquence. Tout Charron se trouve pourtant là, dans ce regard-là qui va au cœur irrémissible du sensible, très souvent dans une volonté de traverser les apparences. Cette vie cachée dans la paume trahit autant la volonté de vivre que l'instinct dont elle dépend.

DANS L'AVANT, DANS LE PRÉSENT

Les poèmes voyagent de l'actuel au passé, sans explication, parce que la pulsion d'écrire est ainsi portée par la nécessité. On sait qu'après la mort le poète s'est remis à écrire, et surgissent ainsi, du plus profond désarroi, des aveux touchants : « J'écrivais mes poèmes meurtris comme on tombe en morceaux. // En quête de mon propre lieu, de lieu en lieu, je caresse les objets qui ont appartenu à des morts. » (p. 14-15) Ainsi, à jamais, cette présence témoignant de la fatalité qu'à tout moment le regard confronte. S'imposent des questions ou des remarques devant certaines manifestations improbables : « Les oiseaux aujourd'hui ont disparu et personne n'a rien dit », « Pourquoi nous a-t-on si longtemps caché l'existence du soleil? » (p. 12 et 18) Partout dans ce livre, de ces moments de grâce nous prennent le cœur et exigent un temps d'arrêt, une respiration qui voudrait s'accorder à celle du poète confident.

BATTEMENT

Voici bien la traduction de ce que le poète appelle « sa dure hésitation » (p. 26), balancé qu'il est entre l'angoisse de l'inconnu mortel et la fatalité d'une vie qui s'entête : « Sérénité, sérénité, les étoiles qui veulent la paix en arrivent à se heurter. La confiance fait place à la panique, le mécanisme de repli sur soi débouche sur le bégaiement lamentable de l'anxiété. » (« Celui qui attend sa mort », p. 23) Le passé pèse de tout son poids d'expériences, voile le bonheur et l'aspiration. Toujours à une main du désespoir, ensorcelé par le malheur environnant et historique, le poète tient à un fil de rien, à un fil de mots pour se sortir de l'inéluctable : « Chaque matin, nous changeons démesurément d'horizon. // On



FRANÇOIS CHARRON

est là de nouveau dans le sang qui murmure pour vivre. » (« Où la force se dresse », p. 99) Cette mise en italique de la dernière des sept parties du recueil marque un changement de ton, une volonté de résistance, une réappropriation partielle de soi. Est-ce une fuite que cela? Ou l'accession à quelque endroit de vague tranquillité? Alors, retour à l'aveu premier : « J'éprouvais les désirs de mon enfance, mon propre cadavre passait vite devant mes yeux, je pouvais tout effacer par la colère. » (« Un courage que nul ne comprend », p. 14)

☆☆☆

Bruno Roy, *Brûlés par la nuit*, Trois-Rivières,
Écrits des Forges, 2008, 102 p., 12 \$.

Dans la ville meurtrie

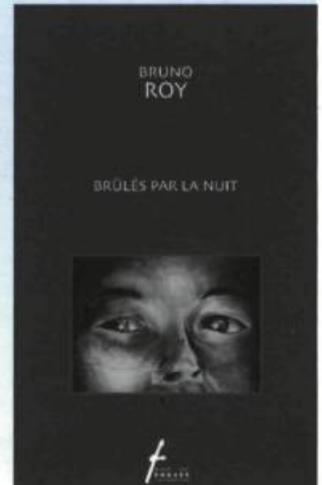
Un homme au bord de la peine marche et repense sa présence au cœur du désarroi.

RETOUR SUR SOI

Souvent repris d'une publication antérieure en revue, noirs, couleur de nuit, les textes du dernier recueil de Bruno Roy soutiennent le déchirement qui, du passé au présent, ravage suivant, près de la ville, le « fleuve aux oripeaux saignés/imbibé d'errance orpheline » (« Montréal du regard », p. 12). Le temps a passé depuis la déperdition de l'enfance, et le mal au creux du cœur se creuse un peu plus dans sa voracité. Ainsi, « le soir verse sur sa fatigue/le vieillissement prévisible des leurs » (p. 19).

CORPS URBAIN

La ville et le corps sont ici en osmose, forment avec leurs veines et leurs routes sanguines un itinéraire qui ouvre un présent désastreux et fascinant. Car ici « loge la géologie des glaces » (« La ville ce matin », p. 29), comme pendant le mémorable verglas qui a abattu les fils électriques et, par conséquent, la lumière, il faut trouver chaleur et lueur malgré l'obstacle, réinventer un lieu de ferveur. Les errants, les filles de joie, la paumée accompagnent le poète



qui inscrit sa ville comme un cœur de surcroît: «lavées par la nuit/vêtues de l'uniforme des rues/les heures polissent sans fin/les trottoirs impatients// elles replacent à l'horizon/la ligne du rêve» (p. 37). Mais de quel rêve s'agit-il quand fait rage encore et encore l'enfance terrible que le poète associe aux *Cendres bleues* de Jean-Paul Daoust? Il y a là, dans cette histoire portée, un faix si lourd qu'il hante et hante toujours le propos du présent. La sexualité, elle aussi, se tient près du noir des choses. Et l'aveu s'impose, franc et net: «dans cette haine éperdue/vient l'idée/de ne jamais être aimé» («Le retrait brusque du soleil», p. 50).

LUEURS OBSTINÉES

Il s'agit encore et toujours pour le poète de «briser l'heure furieuse/de la honte» («Lumière malgré tout», p. 71), et d'accéder à soi-même, une fois dépassées les heures de la nuit et de la glace. Écoutons-le nous dire le fin mot de cette ferveur:

*Hier encore
chaque soir
s'approchait de l'hiver*

☆☆ 1/2

Carole Forget, *La nudité ne dévoile pas une femme émue*, Montréal, l'Hexagone, coll. «L'appel des mots», 2008, 80 p., 14,95 \$.

Entre le *je* et le *nous*

Comment s'assumer soi-même devant l'autre.

UNE INTROSPECTION PHOTOGRAPHIÉE

«Toute l'obscurité/chargée de deux pronoms» («Quand l'illusoire change de nom», p. 65), voilà le fond de l'histoire qui occupe Carole Forget dans sa quête d'authenticité, de vérité, alors qu'elle «[...] cherche une frontière où [elle] ne meur [t] plus» («Regards jetés», p. 76).

Si le sujet n'est pas neuf, il y a tout de même chez cette poète une façon calme de dire les choses, d'approcher la tristesse et la détermination. Il lui faut se sortir d'un certain marasme que l'œuvre porte en elle, trouver un allant qui convie à la fois la confiance et l'ouverture.

CHERCHER SES REPÈRES

Ce qui est mis en question en fait, c'est l'adhésion d'une femme à la réalité du monde, la manière de parvenir à s'incarner dans le réel. Les signes sont là, pourtant. La vie qui bat aussi en elle:

*tendue
devant l'homme*

*l'alphabet glacé du manque
aux lèvres gonflées de douleurs
avait l'épuisement noir du bois*

*rien n'existe aujourd'hui
que n'offre le silence
qui transforme son regard*

*sa valeur propre
s'approche de l'horizon
où son chant retrouvé
a quitté la tragédie
(p. 78)*

C'est ainsi qu'une délivrance s'inscrit au cœur de la matière, une force sous-jacente qui reflue du passé pour assumer le présent. Ultimement, il faut «parvenir à changer la vie» (p. 92). Ce recueil de Bruno Roy permet de parcourir l'émotion à vif d'un survivant qui affronte ses peurs froides et ses désirs insatiables de chaleur. Le poète nous invite à ce franchissement des figures qui lui permet d'accéder au langage.

*une toile se dresse dans notre durée
un refuge
une pudeur d'aller loin en soi
sans l'autre*

*je m'éloigne de nous deux
pour te rejoindre
(«Inaccessible à la lumière du dedans», p. 16)*

Ainsi, images, photographies et témoignages visuels sont conviés à la représentation de soi pour soi et pour l'autre, dans un désir d'équilibre précaire où serait alors dévoilée une vérité qui ouvrirait les portes de l'avenir.

INQUIÉTUDE

«entre nous et moi [elle se] perd/dans un pronom inquiet», car l'interstice est mince pour y épeler son nom, son identité. Obligée à une métamorphose radicale pour accéder à ce qu'elle rêve d'être, la poète nous avoue: «je ne sais plus flâner/égarer mes chemins/qui attendent une femme/entièrement libre de ce que je suis» («Quand l'illu-

soire change de nom», p. 59). Mue, mutante désirante, voici une femme qui déploie son besoin d'être au delà de ce qui la contraint. Et elle n'a plus qu'à constater le drame de sa précarité:

*je marche parfois longtemps
pour ne pas glisser
dans l'abstraction*

aucun atelier ne peut réunir toutes mes déchirures (p. 60)

LA ROUTE VERS SOI

Nous trouvons donc, à travers cette «nudité» «dévoilée», la densité poétique qui porte en elle le destin tourmenté d'une femme qui veut s'éployer à l'intérieur de sa propre vérité.

